

La Maison-Dieu, 209, 1997/1, 9-22

Joseph CAILLOT

## BAPTÊME ET DÉPLOIEMENT DE L'EXISTENCE CHRÉTIENNE

« Notre vocation est notre naissance. »

(Pierre de BÉRULLE.)

COMMENT un baptisé est-il amené à explorer les ressources de son état ? Cette question, immense et belle, nous invite d'entrée à prendre au sérieux la métaphore de la *naissance*... en y voyant justement plus qu'une simple métaphore, s'il est vrai, comme l'indique Hannah Arendt, que « les hommes, bien qu'ils doivent mourir, ne sont pas nés pour mourir, mais pour innover », que « le miracle qui sauve le monde, le domaine des affaires humaines, de la ruine normale, "naturelle", c'est finalement le fait de la natalité, dans lequel s'enracine ontologiquement la faculté d'agir. En d'autres termes : c'est la naissance d'hommes nouveaux, le fait qu'ils commencent à nouveau, l'action dont ils sont capables par droit de naissance <sup>1</sup> ». Or la vie baptismale, déploiement du mystère de la foi dans nos existences, introduit *de fait* l'être

1. *La Condition de l'homme moderne*, coll. « Agora » 23, Paris, 1983, p. 314.

humain dans la liberté illimitée d'une nouvelle naissance (voir Jn 3, 5) – à ceci près qu'il ne s'agit pas d'un « droit » mais d'un don jailli de la liberté de Dieu. L'homme y « commence à nouveau », en expérimentant, tel un événement coextensif à la durée de sa vie, ce que Karl Rahner appelle « l'auto-communication libre et pardonnante de Dieu ». Le baptisé naît et renaît de cette grâce d'un pardon qui le justifie et d'un amour qui lui donne de devenir activement, lui en personne, appelé par son nom, fils du Père de tous les hommes. Et l'étonnant est que ce don humanise *aussi* le baptisé, du fait que non seulement il ne supprime rien du réseau serré des déterminations qui tissent sa « première » naissance, charnelle, historique et sociale, mais qu'il en fait le lieu même, la matière, la « chair » de sa rencontre avec Dieu.

#### *La condition humaine.*

Pour préciser plus nettement ce point, proposons d'abord d'entendre sous le terme de *condition* notre manière tout humaine – et sans doute jamais « trop » humaine – d'endurer la nature, c'est-à-dire, pour reprendre une distinction établie par Maurice Merleau-Ponty, le fait qu'à la fois nous naissons *du* monde et que nous naissons *au* monde. Naître *du* monde, c'est apprendre à assumer tant bien que mal notre indépassable finitude, avec les servitudes de tous ordres qu'elle implique ; pensons par exemple à notre rapport au corps – non seulement développement, harmonie, jouissance, mais aussi, inéluctablement, maladie, souffrance vieillissement, mort... Finitude encore que l'impossibilité où nous sommes de maîtriser jamais ces grandes inconnues de l'existence que sont pour nous l'origine et la fin, ou la présence d'autrui sur notre route. Mais naître *au* monde, c'est en même temps acquérir peu à peu la certitude de se savoir *sujet* raisonnable, c'est devenir peu à peu un être éthique et social capable de communiquer avec son semblable, de discerner le bien du mal ; naître au monde, c'est apprendre à se faire et à

demeurer « cause de soi » dans l'exercice d'un certain régime vital et spirituel qui relève d'une liberté aussi fragile qu'elle est inaliénable.

### *La vocation chrétienne.*

Telle serait notre *condition*, naissance *du* monde et naissance *au* monde. Proposons maintenant d'entendre sous le terme de *vocation* le jeu de la relation théologique qui s'établit librement entre Dieu et les hommes, selon la structure complexe et infatigable d'un *appel* et d'une *réponse* insaisissables – et pourtant identifiables. Ce sont bien l'appel (qui nous est adressé) et la réponse (que nous formons à travers tous les événements de notre vie) qui nous font *naître* en permanence *du* monde de Dieu et *au* monde de Dieu ; et « la voix de fin silence » de Dieu, évoquée par Emmanuel Lévinas, devient reconnaissable « entre mille », lorsque, à l'écoute de la Parole, nous nous ouvrons, par Jésus, avec Lui et en Lui, à plus grand que nous-mêmes, sous les espèces de la dépendance reconnue (obéissance de la *foi*), de la promesse accueillie (audace de l'*espérance*) et de la réciprocité inventive (va-et-vient de l'*amour* qui aime et qui se laisse aimer).

### *Toujours-autrement...*

La vie baptismale ne serait-elle pas alors au confluent précis de cette *condition* et de cette *vocation*, qui sont en nous comme les deux faces indéchirables d'un même mystère ? En d'autres termes, le baptisé est et sera cet être ne ratifiant sa *condition* humaine et sa rude contingence que pour en faire toujours plus librement le *lieu* et le *temps* de sa *vocation* divine. Il est et il sera invité à habiter désormais *autrement* l'espace où il est inséré, il est et il sera convié à habiter désormais *autrement* le temps où se déroule son existence finie. Ce *toujours-autrement* n'est pas une formule magique : l'expression désigne en fait la

*conversion* permanente qui nous est à la fois donnée et demandée par la grâce de Dieu, et elle souligne en même temps que la puissance toujours neuve du baptême sollicite en nous toute l'ampleur de la notion d'*expérience* humaine. Or qu'évoque cette notion sinon, comme on le sait, un mouvement en quête de sens qui doit « devenir sa propre conquête » (Gabriel Marcel), un déplacement constant qui doit permettre à l'homme « d'être présent là où s'engendre sa propre liberté » (Pierre-Jean Labarrière), bref, une traversée intégrale de la vie humaine qu'il nous faut accomplir sans réduction ni reste ? Qui est plongé dans le mystère pascal de Jésus ne saurait donc être dispensé de cette traversée puisque c'est toujours là, pas ailleurs, qu'il fait l'expérience d'être « emmené » par Dieu. Développons, grâce à deux axiomes, cet incessant *passage* de l'ancien au nouveau que le baptisé reçoit le don d'accomplir dans son espace et dans son temps d'humanité.

### L'espace de la vie baptismale

Premier axiome : l'homme ne vit pas seulement de temps. La phénoménologie contemporaine nous a permis de redécouvrir avec force une donnée anthropologique primordiale, à savoir qu'il n'est rien de ce qui est humain qui ne doive s'inscrire dans un *lieu*, pour que l'homme « se trouve », à tous les sens du terme. On peut d'abord le vérifier négativement en rappelant que toute crise humaine est toujours une crise du logement, comme le savent amèrement ceux qui sont sans logis, sans domicile fixe, ou comme on le devine étrangement des personnes atteintes par la folie, n'habitant plus leur conscience, ne sachant plus « où » elles (en) sont ; on peut l'entendre encore tragiquement du cruel nihilisme qui pèse sur notre époque tel un véritable désert du sens, telle une éprouvante absence de patrie. Ainsi, tôt ou tard, devant chacun de nous, dépaysé, jeté dans l'étrangeté et la familiarité du monde, surgit la question : où en es-tu, où demeures-tu ? Chacun, en tant qu'il est être-dans-le-monde, doit toujours organi-

ser son environnement, pouvant ainsi vérifier avec Jean-Yves Lacoste, entre angoisse et reconnaissance, que c'est bien « sur le moi en son entier, "corps et âme" que le lieu exerce son emprise <sup>2</sup> »...

### *Le lieu liturgique.*

La dimension religieuse inhérente à l'homme ne peut que ratifier cette première donnée : symboles et rites sacralisent toujours en effet un territoire, ils apprivoisent l'espace afin que l'homme puisse y déterminer le chez-soi du divin et le distinguer de son propre habitat. Plus encore, d'ailleurs :

« [il suffit] de prêter la plus rapide attention aux gestes de la liturgie [entendue ici selon son sens commun, comme pratique cultuelle] pour percevoir que l'affrontement de l'homme à l'Absolu ne suggère nul oubli de notre localité [...] notre rapport à l'Absolu mobilise notre aptitude à bâtir et à habiter, et il s'agit là encore d'un trait essentiel de la liturgie. On doit donc percevoir que ce n'est pas par arbitraire terminologique que nous avons choisi de donner généralement le nom de liturgie à tout ce qui incarne la relation de l'homme à Dieu. En englobant en effet la "vie spirituelle", ou la prière, et les expressions topologiques qu'elles reçoivent, la "liturgie" est en effet ce concept qui nous interdit la dissociation ruineuse de l'intérieur et de l'extérieur, du "corps" et de l'"âme" : à penser en termes de liturgie, nous sommes toujours contraints de penser aussi en termes de lieu <sup>3</sup>. »

La liturgie *chrétienne*, dans la splendeur de sa ritualité et de son expression symbolique, est elle aussi affaire de lieu, *genius loci*, mais grande est son originalité : pour reprendre une terminologie souvent employée, elle offre au baptisé de passer *du sacré au saint*. Il n'y a plus pour lui

2. *Expérience et Absolu*, Paris, PUF, 1994, p. 9.

3. *Ibid*, p. 26-27.

de « lieux réservés », protégés, sacralisés. Tout lui devient terre sainte parce que, désormais, l'heure est venue où il peut adorer partout le Père en esprit et en vérité (voir Jn 4, 23). En tout lieu qu'il habite, il peut donner de l'espace à sa liberté, son chez-soi ne connaît plus de frontières. Mais cet espace original, il ne le maîtrise pourtant pas, car ce « chez-soi » est aussi celui de l'Esprit-Saint qu'il a reçu, et l'Esprit ne permet à l'homme de se *familiariser* avec le monde de Dieu qu'en l'obligeant aussi à s'y *dépaysier* constamment (voir 1 Co 2, 10-16). Se loger dans le mystère de Dieu, en faire librement le chez-soi où notre joie demeure, c'est donc vivre à la fois l'expérience d'un *accomplissement* familial et d'un *dépassement* vers l'inconnu. L'enracinement et l'exode restent bien les *deux* modalités de la liberté chrétienne, à la fois du côté de l'espace intérieur, le plus intime qui soit, et de l'espace extérieur, le plus vaste qui soit (nous gardons ici par commodité cette terminologie de l'intérieur et de l'extérieur, même si elle n'est pas totalement satisfaisante pour qualifier le « lieu d'être » unique que nous sommes).

### *L'espace intérieur.*

Soit donc la *vocation spatiale du baptisé*. Plongé dans la mort de Jésus, configuré à son mystère pascal, il est bien désormais un être « habité ». Son propre corps est une terre sainte où réside l'Esprit-Saint. Or l'Hôte intérieur qui vient prier en nous (Rm 8, 26-27) est aussi bien le *sceau* qui nous enracine dans la demeure de Dieu (marqués que nous sommes de l'altérité de Dieu, oints, gravés, comme « tatoués »)... qu'il est le *souffle* insaisissable, nous ouvrant, et comme nous imposant, l'espace d'une libre marche à l'inconnu (en Jn 3, 8, il est écrit : « Le vent souffle où il veut ; et sa voix, tu l'entends, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va : ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit » ; en Ga 5, Paul exprime ce va-et-venir dans la liberté avec le verbe *peripatein*, « aller et venir ». Quant à la première lettre de Jean, elle combine étonnamment la

nécessité de la demeure et celle de la marche : « Celui qui dit demeurer en Lui doit, comme Celui-là s'est conduit, lui aussi se conduire », 1 Jn 2, 6). Sceau et souffle, enracinement et transgression, prise de terre et fluidité, intimité et exposition composent donc bien *ensemble* l'espace intérieur de la liberté spirituelle.

### *L'espace extérieur.*

Il en va de même *ad extra* : le sacrement de baptême nous fédère à un peuple, il nous donne partout, au centuple, des frères et des sœurs membres d'un même corps. Nos Églises sont toujours appelées, aujourd'hui comme hier, à transformer en expérience de vérité l'étonnant constat paulinien d'universalité décrit en Ga 3, 27-28... : « Vous tous (...) qui avez été baptisés en Christ, c'est Christ que vous avez revêtu. Il n'y a pas de Juif ni de Grec, il n'y a pas d'esclave ni d'homme libre, il n'y a pas d'homme et de femme ; car tous, vous êtes uns en Christ Jésus » – reconnaissance que l'espace ecclésial où nous entrons ne peut que déborder nos particularités religieuses, sociales, sexuelles, ethniques, en tant que celles-ci restent encore, potentiellement, des foyers de repli ou de violence.

Mais voilà que cette expérience de la fraternité est toujours déjà également transgression, voici que, toujours, elle excède les frontières visibles de la communauté. Selon la belle formule de Marie-Louise Gondal, le baptême, en effet, « débanalise la solidarité humaine, il la marque d'altérité au nom même de Dieu <sup>4</sup> ». Le baptême invite à l'étonnante prise de conscience d'une solidarité inaliénable de tous avec tous – ce qu'exprime bien la notion traditionnelle de péché originel, dès lors qu'elle est elle-même prise dans le débordement de la grâce sans limites de Dieu. L'Esprit pousse, de fait, les baptisés à entrer dans l'exercice effectif d'une communication universelle où il leur faut aller

4. « La mystique est-elle un lieu théologique ? » *NRT* 108 (1986), p. 683.

jusqu'à se perdre, pour qu'ils puissent expérimenter et inscrire partout, en eux comme autour d'eux, la totale liberté de parole et d'attitude que Dieu leur confie – ce que le Nouveau Testament appelle la *parrhesia*, parole à tous et devant tous adressée, assurance pour dire et faire le vrai, en soi et au-dehors, au-delà des entraves de la peur, salut partout communiqué. Cette liberté essentielle, qui est celle de Jésus lors de son procès (Jn 18, 20 : « Moi, c'est ouvertement que j'ai parlé au monde »), est aussi celle de Paul, l'apôtre enchaîné au nom de l'Évangile, à l'extrême fin du récit des Actes des Apôtres (Ac 28, 30-31 : « Paul... accueillait tous ceux qui entraient chez lui, proclamant le royaume de Dieu et enseignant ce qui concerne le Seigneur Jésus Christ, avec une entière assurance, sans entrave ») ; elle est encore celle du cœur apaisé devant Dieu, assurance de l'amour, dilatée par Celui qui est plus grand que nous (voir 1 Jn 4, 18-20).

La *parrhesia* fait donc la jonction entre la liberté intérieure et la liberté d'attitude publique offertes au baptisé ; celui-ci découvre alors, toujours davantage, que s'il y a un péché contre l'Esprit, il s'appellera toujours ici repli, fermeture, exclusion : « L'Église est une secte qui n'accepte jamais de l'être », disait Michel de Certeau...

Dès lors, pour continuer de naître *du* monde et *au* monde de Dieu, il nous faut aller jusqu'au bout de la logique de l'ouvert. En clair : comment nous situer en vérité par rapport à l'immense société de ceux qui ne sont pas chrétiens, qui ne le sont plus, qui ne le sont pas encore, qui ne le seront jamais, ou par rapport au peuple immense de la souffrance ? Le remarquable propos de Suzanne Siauve, qui avait fortement impressionné le père de Lubac, mérite d'être ici rapporté :

« Ce que le christianisme apporte de radicalement nouveau, et que l'on ne trouve dans aucune autre conception religieuse, c'est que le baptisé, par le fait de ce don gratuit du Christ et non parce qu'il serait un saint ou un leader spirituel, ou un grand yogin, ou un bodhisattva, ait le pouvoir effectif de transmettre à autrui ce qu'il a lui-même reçu, d'atteindre l'autre par l'intermédiaire de ces canaux

de vie qui parcourent le Corps mystique, même si rien de ce passage ne lui est le plus souvent directement perceptible. Et ceci est en effet un privilège qui comble ce qu'il y a de plus vrai et de plus profond dans l'amour humain. Car en dehors de toute révélation et de toute religion, il y a comme une science innée de l'amour qui appelle à ce que seul apporte le Christ : lorsque nous sommes confrontés à notre impuissance totale, dans les situations limites du désespoir et du péché, devant la souffrance et la mort, que nous reste-t-il en effet, à tous, croyants et incroyants, sinon le désir de souffrir pour l'autre, à sa place, en substitution ou en réparation ?

Que cela ne soit plus désormais un simple vœu, un espoir impuissant, mais la plus riche des réalités, c'est ce dont notre baptême nous donne la certitude. Croire, c'est croire l'impossible, c'est croire que notre faiblesse, notre souffrance, notre misère peuvent quelque chose pour autrui, en autrui, et particulièrement dans le cas de celui en face duquel nous nous trouvons le plus démunis, celui qui refuse le message du Christ, car c'est pour lui justement que nous a été donné le baptême, c'est pour lui que nous avons grâce et grâce de salut. Il est donc possible de dire que le baptême des chrétiens est le sceau même qui les lie aux non-chrétiens, bien loin de les en séparer, qu'il est le lien essentiel des deux peuples, lien ontologique, décisif, définitif<sup>5</sup>. »

« Le baptême des chrétiens est le sceau même qui les lie aux non-chrétiens » : ces lignes sont fortes, parce qu'elles nous font explorer à l'extrême ce qu'est l'espace de la vie baptismale, jusque-là où, peut-être, « nous ne voulions pas aller ». Elles nous impliquent sur les deux grands terrains de l'existence chrétienne, le terrain « mystique » et le terrain « politique », là où il s'agit de répondre jusqu'au bout, sans dérobade possible, aux deux appels concomitants qui nous font vivre : non pas seulement *que fais-tu de ton baptême ?* mais aussi *qu'est-ce-que ton baptême fait de toi ?* Enraciné en Dieu, emmené par l'Esprit, le baptisé éprouve ici, de fait, que croire, c'est croire l'impossible.

5. *Axes*, décembre 1970, p. 41-42.

### Le temps de la vie baptismale

Deuxième axiome : l'homme ne vit pas seulement d'espace. La *vocation* baptismale vient aussi ratifier et transformer notre *condition* temporelle, laquelle constitue sans doute d'ailleurs le vrai « lieu » de l'homme, tant il est vrai qu'il n'est rien d'humain qui ne doive prendre forme d'histoire. Premier sacrement de l'*initiation*, seuil décisif de la vie chrétienne et de son déploiement symbolique, le baptême va nous introduire dans un processus irréversible qui ne s'arrêtera plus. Quand on est « plongé » à la fois dans l'existence et dans le mystère pascal, on ne rebrousse jamais chemin. Nous savons comment la liturgie, notamment eucharistique, exprime cette configuration au mystère pascal de Jésus tout en respectant la flèche du temps qui est nôtre : l'événement absolument décisif du salut nous *arrive* dans son incompressible altérité sous la triple modalité du *une fois pour toutes* (geste effectué), du *chaque fois que* (mémorial) du *jusqu'à ce que* (attente). Le baptisé est appelé à épouser sa propre historicité en s'inscrivant dans cette triple dimension : lui aussi, baptisé *une fois pour toutes*, devient ce qu'il est et ce qu'il doit être *chaque fois* qu'il célèbre le mystère du Christ *jusqu'à ce que* ce mystère soit consommé dans sa vie et dans sa mort. Cette vocation ne supprime certes pas sa condition de finitude – nul n'enjambe l'espace, nul n'enjambe le temps – mais elle lui permet d'y inventer de l'infini selon l'exact empan de sa vie.

#### *Le devenir.*

Le baptême fixe donc l'être-chrétien sous mode de devenir au point que ce devenir... « devient » le lieu même que le chrétien habite ! *On ne naît pas chrétien, on le devient* : si la formule, ô combien célèbre est, comme on le sait, de Tertullien <sup>6</sup>, c'est à son contemporain de la fin du II<sup>e</sup> siècle,

---

6. *Apologeticum*, XVIII, 4.

saint Irénée, que nous devons les premiers grands développements sur la *temporalité* propre à l'être-chrétien. En s'opposant radicalement aux mouvements gnostiques, pour lesquels l'historicité de notre condition ne pouvait qu'être une punition ou un exil, Irénée a su insister, dans la logique de l'Incarnation, sur la patience de Dieu, sur le *tempo* de la vie chrétienne comme accoutumance progressive à Dieu (et donc comme « non-violence » du rapport), sur la temporalité comme sagesse, c'est-à-dire comme discernement exigeant et saveur inédite. Aujourd'hui encore, la pratique régulière des mystères liturgiques entretient la vie baptismale dans ce qu'il lui faut de rythme, de respiration, de vigilance et d'inédit face aux nouvelles tentations gnostiques à l'égard du temps – celles de l'évasion ou celles de la possession immédiate. En régime chrétien, il n'y a pas de technique pour fuir le temps ou pour prétendre se l'approprier : le baptisé n'a pas à expier, mais à habiter de façon responsable une temporalité qui n'est *jamais* pour lui sans signification. Jour après jour en lui « il se passe quelque chose », dans la vive conscience que ce qu'il construit peu à peu de durable est toujours interne à un don qui le précède et qui l'excède.

### *Durer dans la fidélité.*

Le devenir-chrétien n'a donc pas d'autre lieu en fait que celui de la *fidélité* – fidélité qui *me* fait vivre et que *je* fais vivre. Il consiste à s'enraciner dans le mouvement d'un « Je maintiendrai... quoi qu'il arrive », et à le faire sous la forme d'un impératif indomptable de réalisation où s'éprouve, jour après jour, la fécondité inattendue de la grâce.. C'est là sans doute une façon d'exprimer le fameux « caractère » propre du baptême. Quelqu'un comme saint Jean Eudes l'avait compris : dans son livre *Vie et Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes*, paru en 1637, il avait voulu offrir à tous (et pas seulement aux prêtres et religieux, comme il le rappelle dans sa Préface) un manuel de la vie baptismale délibérément fondé sur le mystère du

temps et sur la manière chrétienne de l'habiter. Le découpage proposé par le P. Eudes (les « exercices spirituels » qu'il faut faire chaque jour, chaque mois, chaque semaine, chaque année...) a sans doute quelque chose de lourd et de factice : reste que sous la pesanteur du procédé pédagogique, perce l'intuition décisive qu'en régime chrétien c'est bel et bien la durée qui est le véritable foyer de la liberté. C'est bel et bien la durée qui est créatrice (et nous savons que, dans un tout autre contexte, Bergson développera de façon grandiose cette forte intuition). Jean Eudes établit donc qu'il n'y a pas de temps à perdre, que tout doit être rempli sans « trou » dans ce qui constitue l'emploi – ou mieux : le rythme du temps de chacun, puisque la nouvelle naissance offerte n'est telle qu'à être permanente. Bref, la liberté chrétienne ne peut pas faire autrement que de faire du temps son allié. Et le baptisé communique authentiquement avec sa propre histoire, dès lors que sa fidélité, jusqu'à la mort incluse, est celle d'un accomplissement des « états et mystères » de Jésus. Ajoutons que cette fidélité dans le vivre et le mourir passe intégralement par la fidélité à l'Église, puisqu'elle s'exerce concrètement dans la décision d'un vivre-ensemble et d'un mourir-ensemble (*ad conviviendum, ad commoriendum*) qui, l'un et l'autre, nous incorporent à Celui à qui nous appartenons déjà. Jean Eudes retrouve ainsi la grande leçon de Paul : « aucun de nous ne vit pour soi-même, et aucun ne meurt pour soi-même, car si nous vivons, c'est pour le Seigneur que nous vivons, et si nous mourons, c'est pour le Seigneur que nous mourons. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur » (Rm 14, 7-8).

#### *L'exercice infatigable.*

Si les sociologues d'aujourd'hui évoquent *l'ère du vide* ou *le crépuscule du devoir*, *l'éthique indolore des temps nouveaux*, c'est bien le signe que le secret de cette fidélité essentielle s'est perdu. Mais, en nos sociétés (post-) modernes, s'il est un *kairos* pour l'Église de ce temps, c'est

bien l'afflux en elle de catéchumènes, de récents baptisés adultes, de « recommençants » qui s'expliquent de façon neuve avec leur propre temporalité, et qui renvoient les « vieux » baptisés que nous sommes à l'exigence d'un renouvellement constant sur ce terrain... N'ont-ils pas éprouvé et n'éprouvent-ils pas que Dieu est le rénovateur du temps et que sa grâce, c'est précisément (aux deux sens de ce verbe) ce qui nous « interdit » de vieillir ?

En ces temps de lassitude extrême, usée de tout et aussi bien d'elle-même, et qui constitue peut-être la suprême tentation, ne convient-il pas, dès lors, de remettre en honneur la dimension infatigable de la fidélité baptismale, qui est celle de l'amour même ? Chacun de nous peut et doit durer à ce poste, car il est constamment soutenu, renouvelé dans et par le grand corps de l'Église auquel il appartient : « L'infatigable amour est communautaire, ecclésial, et c'est ainsi qu'il traverse l'histoire. L'infatigable n'est donc pas le surhumain, mais cette dimension où nous nous offrons les uns aux autres nos fatigues et leurs fruits, où nous portons et supportons les fatigues les uns des autres, pour que l'amour n'interrompe pas son affirmation <sup>7</sup>. »

### L'alliance et le combat spirituel

Après avoir développé les deux dimensions selon lesquelles peut se déployer la vie baptismale, comment, pour finir, pourrions-nous trouver de quoi les nouer l'une à l'autre ? La notion d'*alliance* semble ici s'imposer. Quand nous confessons ensemble : *Je crois en un seul baptême pour le pardon des péchés*, nous attestons qu'en offrant la paix de Dieu, le pardon nous permet de vivre et d'inventer une existence désormais réconciliée : tout baptisé, de ce fait, a de quoi éprouver tout au long de sa vie la solidité de l'alliance, liturgiquement scellée et attestée, éthiquement vérifiée, qui le relie filialement à Dieu.

7. Jean-Louis CHRÉTIEN, *De la fatigue*, Paris, Éd. de Minuit, 1996, p. 164.

Mais que lui révèle donc cette alliance où il naît sans cesse à lui-même ? Que tout est donné, que rien n'est acquis : tout baptisé éprouve que la fidélité à l'alliance, la fidélité *dans* l'alliance l'oblige constamment à réaménager « toujours-autrement » les espaces de sa liberté, quand son péché les obture. Tout baptisé éprouve, durement parfois, qu'une telle fidélité n'efface jamais son historicité pécheresse, mais qu'elle en épouse sans lassitude la faiblesse si peu endurente. Soumis jusqu'au bout à l'expérience concrète de sa condition et de sa vocation, et « pour que l'amour n'interrompe pas son affirmation », nul baptisé ne peut faire l'économie du combat spirituel, même si c'est désormais en fils qu'il va à la bataille. Sa naissance reste un enfantement.

Joseph CAILLOT.